

ALFRED DESCARRIES

LE SILLON

MES "HEURES POÉTIQUES"

Volume II

II^{ème} PARTIE

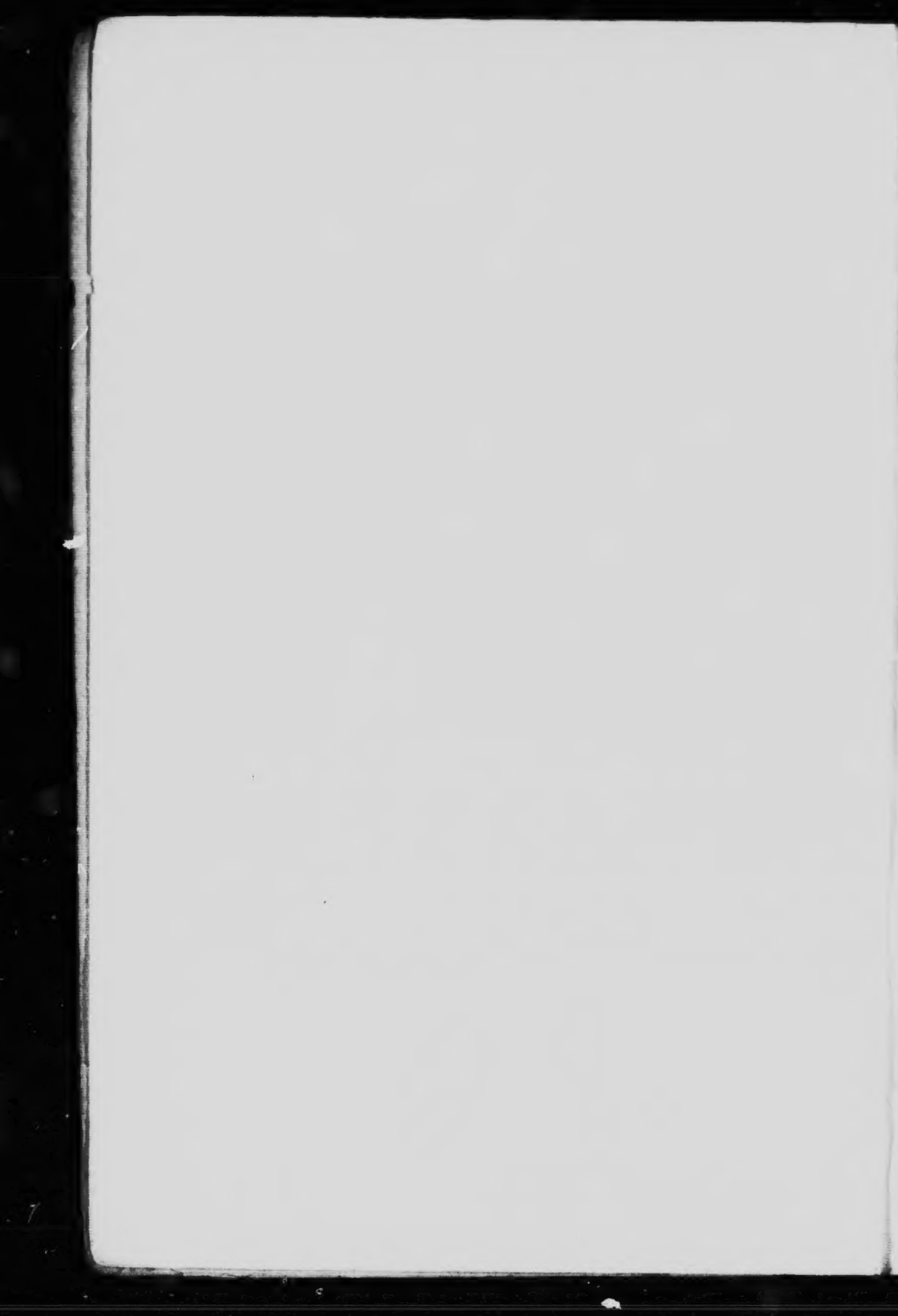
"HEURES GAIES"



PS 8507
E73
H4
C.2
V.2

MONTREAL
1914

“ LE SILLON ”



ALFRED DESCARRIES

LE SILLON

MES "HEURES POÉTIQUES"

Volume II

II^{ème} PARTIE

"HEURES GAIES"



MONTREAL

1914

PS 3507

E 13

H 4

C. 2

M. 2

X 44

IMPRIMERIE. C. A. MARCHAND

40, Place Jacques-Cartier

Montréal.

03:12936

AVANT-PROPOS

La publication d'un livre, en ce pays, demande toujours un courage assez prononcé. On ne cesse de répéter, avec raison, du reste, que la littérature canadienne est un récif sur lequel vont se briser bien des rêves. Je ne suis pas autorisé pour énumérer ici les causes multiples d'une situation aussi désavantageuse. Qu'on veuille bien me permettre, cependant, de souligner quelques faits qui ne manquent pas d'intérêt pour un lecteur consciencieux : d'abord on a peut-être trop dit que notre littérature n'est qu'un embryon, même que nous n'avons pas le droit de croire à son existence,

et, comme le disait il n'y a pas encore bien longtemps monsieur Jules Tremblay, poète et journaliste, dans une conférence pleine d'à propos faite à l'Institut Carnegie, à Ottawa : notre littérature ! on la calomnie, donc elle est.

Pour moi, poète par accident—j'ai quitté les bancs de l'école à l'âge de dix ans—je m'occupe de littérature comme d'un préventif à l'ennui de l'oisiveté, mère de tous les vices et qui, indirectement, est peut-être aujourd'hui la cause des maux.

Je redirai une fois encore : c'est en forgeant que l'on devient forgeron. Je fais peut-être un peu l'histoire de mon cas, mais, ainsi que le disait Sainte Beuve : certaines oeuvres se comprennent et s'expliquent mieux quand on sait que l'auteur aimait les épinards ou

raffolait de la choucroute. Un de mes bons amis a soutenu courageusement cette vérité dans une appréciation impartiale de mon premier volume de vers "Heures Poétiques": "n'avons-nous pas eu parmi nous, disait-il, de puis bon nombre d'années, dans la personne "des professeurs de littérature qui se sont succédé au Laval, des disciples de Sainte-Beuve "qui préconisaient ce même procédé de critique?"

La critique, faite avec réflexion et en tenant bien compte de l'âge d'un auteur, de ses connaissances acquises, de ses moyens d'action, est un élément indispensable dans tout milieu littéraire et ne doit pas effrayer l'écrivain qu'elle attaque. Des gloires de la littérature en ont eu leur large part. La critique est plus facile que l'art et surtout plus vite élaborée.

rée. D'un mot, d'une phrase, un émule de Boileau—pas toujours aussi malin que lui—sait glorifier ou anéantir l'idole patiemment créée par le poète audacieux et alors, notre bel axiome, "*audaces fortuna juvat*," est réduit à sa plus simple expression.

Mon premier volume de vers, "Heures Poétiques", eut à subir de rudes assauts lors de son apparition en 1907. Il laissait vraiment à désirer sous bien des rapports, en plus de quelques coquilles dont on m'a peut-être, par exemple, châtié un peu sévèrement. Qu'on veuille bien m'excuser d'en venir faire le procès dans cet avant-propos, mais on n'a pas toujours le choix du tribunal où plaider sa cause. Ainsi, dans ce premier volume dont je revisais la plupart du temps les épreuves entre deux courses pour mon bureau, j'oubliai

de changer sur l'une d'elles, un "y" en "i" proprement dit, et l'on me taxa d'imbécillité. J'avais voulu écrire "*satire*," et l'imprimeur, peu au fait que la mythologie contient les noms de sales personnages, composa vaillamment "*satyre*." De même, il me fit un vers de treize syllabes, m'amputa un "e" à trophées, etc. Que Dieu le punisse. Je dirai, parodiant "*Graziella*," l'immortel poème: mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?....

On sait ce que coûte l'impression du plus petit livre, ce qu'il rapporte; j'ai utilisé les matières à ma disposition pour le présent ouvrage, voulant intéresser mes lecteurs—le rire n'est pas une invention du diable—et divisé ce petit volume en deux parties, lyrique et gaie, innovation qui, je l'espère, ne fera de peine à personne. De cette façon, si l'on se chagrine

du premier acte, on s'amusera peut-être du second. Quoiqu'il advienne, je me repens d'avance de ce nouveau crime, et vous jure que je vais faire mon possible à l'avenir pour être meilleur.

La plus grande partie de ces pièces de vers sont inédites et les autres ont été publiées dans nos quotidiens ou divers journaux.

Ce recueil contient quatre pièces d'un travail précédent—revues et corrigées.



DU MÊME AUTEUR

"HEURES POÉTIQUES" — Poésies—Vol. I. (Épuisé.)

"VARIÉTÉS CANADIENNES"—Prose et Vers—1 vol. (Épuisé.)

THEATRE

"LE PARDON DU GENTILHOMME."—Drame en 1 acte, (épisode de la Révolution Française), représenté au Théâtre National Français. (Édité).

"QUERELLE DE VOISINS." — Comédie canadienne en 1 acte, représentée à l'ancien Théâtre Delville.

"LE DERNIER SACRIFICE."—Drame en 1 acte, (épisode de la guerre Franco-Prussienne). Pièce soumise et acceptée comme lever de rideau au Théâtre National Français.

"LA FAMILLE BEAUFRETIN.—Comédie légère en 2 actes.

CONFERENCES

"LA CRITIQUE DANS LES MŒURS MODERNES." . .
Donnée au Monument National, (Salle des Conférences).

"L'ART: ADEPTES ET FAUSSAIRES."

EN PREPARATION

"MES HEURES POÉTIQUES," Vol. III.

POUR FAIRE SUITE AU PRESENT VOLUME

"ROMAN CANADIEN."

"LA REVANCHE"

SOUSCRIPTEURS

(AVANT LIVRAISON)

L'honorable Sir Wilfrid Laurier.
L'honorable Sir Lomer Gouin.
L'honorable juge Sir Horace Arthambeault.
L'honorable L. A. Taschereau.
L'honorable Adélard Turgeon, Prés. Conseil Législatif.
L'honorable Sénateur L. O. David.
L'honorable Jérémie Décarie.
M. Jos. Adélard Descarries, C. R., avocat.
M. l'échevin J. U. Emard, C. R., avocat.
M. Godefroy Langlois, M. P. P.
M. G. A. Marsan, avocat.
M. E. A. Ladouceur, avocat.
M. Numa E. Brossoit, avocat.
M. Théophile Descarries, avocat.
M. Jules Edouard Prévost, journaliste.
M. J. M. Alfred Mousseau, journaliste.
M. L. N. Patenaude, député-greffier Ass. Législative.
M. le docteur Alce. Tétreault.

- M. le docteur G. Lef. de Bellefeuille.
M. le docteur Adolphe Allaire.
M. le docteur C. O. Ostiguy.
M. le docteur Omer Noël.
M. le docteur J. A. Lussier.
M. H. A. Longtin.
M. Fred. Vileneuve, Bibliothécaire en chef, Bibliothèque
Civique.
M. E. Z. Massicotte, Archiviste.
M. E. Dionne.
M. Fernand de Verneuil, journaliste.
M. Adolphe Riou, journaliste.
M. Etienne Gauthier.
M. Edouard Terroux.
M. Adélard Fafard.
M. Tranchemontagne.
M. O. Chaput.
M. Jos. Descarries, ingénieur civil.
M. T. E. Décary.
M. Arthur Lefebvre.
M. L. A. Dumont.
M. R. Lamarche.
M. Azarie Naud.

Et un grand nombre de souscriptions payables sur livraison du volume, de même que d'autres qui n'ont pu être mentionnées, m'étant parvenues alors que cette liste était sous presse.

nèque

PREMIERE PARTIE

s sur
ont pu
e liste

LE BON JUGE

RÉCIT

Et la voix de l'huissier cria : Simon Durance !
La foule curieuse, un moment fit silence.
L'homme entra dans la salle où d'autres prevenus,
Apaches d'occasion ou voleurs trop connus
Venaient de comparaître. Il tremblait sous ses loques,
Devant le juge grave et les nombreux colloques.
Et, le greffier ayant lu l'accusation,
Voici ce que dit à la Cour le vieux Simon :
"Mon Juge, j'ai volé, c'est vrai, les lois sont dures.
Mais j'avais tant besoin... On voit à mes allures
Que je suis honnête homme, et, sur mes cheveux gris,
Je jure de remettre un jour ce que j'ai pris.
Et dans ses yeux chagrins ruisselèrent des larmes

Disant le désespoir et les vives alarmes
De son âme en détresse...

Il reprit, guttural :

Mais nous mourrions de faim, et c'est un fait brutal ;
Ma femme était au lit, succombant de faiblesse.
J'ai volé ce gigot et je vous le confesse !
De grâce ' laissez-moi m'en retourner chez nous.
Il avait dit ces mots en tombant à genoux ;
Un murmure attendri parcourut l'assistance
L'accusé sanglottait, redoutant la sentence
Que le juge, impassible et lisant un journal,
Tardait à prononcer au nom du Tribunal.
Soudain, il se leva, souriant, magnanime,
—La justice, parfois, fait un geste sublime—,
Et dit : "Je vous acquitte, on va vous assister.
Il est des vols auxquels nul ne peut résister".

SIMPLES PENSERS

POÉSIE DE FIN D'ANNÉE

Quand vient l'heure où l'on voit, sous la bise et la neige,
Au soir d'un an déchu, défiler le cortège
Qui s'en va, l'air joyeux, vers des jours inconnus,
Les jeunes femmes ont des rires ingénus,
Elles jasant ainsi que les oiseaux des routes,
Tous ont le coeur en fête et tout semble aux écoutes,
Et Phoebé, souriant aux charmes de la nuit,
D'un éclat comparable, aux cieux, jamais ne luit.

Rions ! Rions ! car c'est le temps des doux présages,
Dans le gouffre d'HIER s'abiment les orages

Et les chagrins enfuis. Plus d'ombres et de pleurs,
La gaité de l'an neuf a le parfum des fleurs.

Mais j'entends un sanglot?...

Ah! si nous étions riches,
A tous les pauvres gens qui convoitent des miches
Nous donnerions de quoi fêter le nouvel An;
Car il brise le coeur, le refrain désolant
De celui qui regarde avec des yeux de brute
Agrandis par la faim et rougis pas la lutte,
Quand certains viveurs ont de bons mets pour leurs chiens
Et que le désespoir fait des gueux, des vauriens.

Eux ne peuvent sourire à la voix de la cloche,
Quand elle tinte, un soir, l'an nouveau qui s'approche

Je songe aux pleurs versés et dont nul n'est témoin,
De celui qui grelotte et voit passer, au loin,
A chaque nouvel An, l'éblouissant cortège
Dont le rire est sonore et qui brave la neige,
Sans craindre un lendemain fait d'affreux inconnu.

"LE SILLON"

21

Je vois la jeune femme au sourire ingénu,
Montrant ses bijoux d'or, heureuse sur la route,
Au bras de l'être cher, quand lui, seul, en déroute,
Pâle et le front courbé, car il est mendiant,
Demande un peu de pain, sur un ton suppliant.



COEUR D'OR

Un gai soleil perçait la brume du matin,
Les murs ornementés d'un frimas de satin
Emergeaient du brouillard tels des palais de marbre,
Tout était ravissant de blancheur, le grand arbre
Qui vieillit à ma porte avait des cheveux blancs
Et chauffait au soleil ses vieux membres tremblants
Je sortis ; ce décor me réjouissait l'âme,
Et je vis respendir les tours de Notre-Dame
Que le givre inondait aussi dans le lointain,
D'un superbe rayon d'argent diamantin.

Au détour d'une rue où jasaient deux fillettes,
Qui, joyeuses, venaient de faire des emplettes,
Un vagabond chétif, sordide, monstrueux,

Déjeûnait de pain sec en dévorant des yeux
Un splendide étalage où la viande alléchante
Attirait les regards de la foule élégante.
L'une des deux enfants, revenant sur ses pas,
Entendit le vieux gueux qui murmurait tout bas :
Pas un sou !... Ces gens là sont donc tous sans entrailles !
On traite mieux que nous les voleurs, les canailles,
Mendier est un crime et la loi, c'est brutal.
J'étais si bien, mon Dieu, dans mon lit d'hôpital...
Je vis ses yeux s'emplir de larmes flamboyantes,
Et l'enfant mettre alors dans ses mains grelottantes,
Un paquet en disant : tenez, c'est un jambon,
Mangez, quand on a faim, pauvre vieux, c'est si bon !



QUE FAITES-VOUS L'ÉTÉ ?

Je me promène à travers champs,
J'aspire à pleine âme la brise
Ou j'écoute les mille chants
Du jour. Faut-il que je vous dise?...
Eh bien! Oui!...le soir, le matin,
Je vais rêver près d'une source,
Penché sur le flot argentin
Je bois et je reprends ma course...
Je cherche une nouvelle fleur,
Mais, pourquoi vous dire ces choses?
Je m'attendris et verse un pleur
Quand un jour se fanent les roses.

C'est là ce que je fais, souvent,
Je m'attarde malgré l'orage,
Il éclate, et moi, le bravant.
Je regagne ainsi le village.
Et, le lendemain, s'il fait beau,
Je fais ce que j'ai fait la veille.
Je suis un peu, comme l'oiseau,
Pour un rien, je chante merveille !
L'espace est toujours aussi grand,
Les soirs, sereins, mélancoliques,
Le bois, somptueux, odorant.
Et les solitudes uniques !



LA MORT DU CHEMINEA

Une blonde enfant sur la route
Chantonnait en cueillant des fleurs,
L'astre en de sanglantes lueurs
Semblait se fondre goutte à goutte.

Allant au pas, de lourds chevaux
Traînaient de plus lourdes charrettes
Aux granges du village prêtes
A recevoir les foins nouveaux.

Et la majesté du silence,
Conviant l'âme de la nuit.
Fit taire bientôt chaque bruit,
Sous la voûte du ciel immense.

Or, comme un son de cloche maint
Se meurt au beffroi dont l'or rouille,
Essuyant son front qui se mouille,
Un gueux passe sur le chemin.

Et la petite paysanne,
En le voyant vite s'enfuit ;
C'est que chacun a peur de lui,
Car sans cesse, il grogne et chicane.

Mais le pauvre gueux, épuisé,
Soudain, tombe au bord de la route,
Depuis deux jours, pas une croûte !
Tout son être est las et brisé.

Il sent que sa fin est prochaine ;
Pourtant, il est fier de mourir.
Quand un coeur a pu tant souffrir,
Il s'éteint sans un mot de haine.

Mais il appelle, il veut quelqu'un
Qui lui dirait une prière,
Avant d'aller au cimetière
Où finit le mal de chacun.

Et l'enfant cueillant des fleurettes
Vint au secours du moribond.
Mais les peines du vagabond
Devaient toujours être muettes.

Il la contempla bien longtemps,
Pressant sa petite main rose,
Le chemineau toujours morose
Depuis un amour de vingt ans.

Puis il mourut, calme, sans plaintes,
Le front sur l'oreiller de fleurs
Qu'elle avait mouillé de ses pleurs
Alors qu'il fermait ses mains jointes.

L'AME DU MONT-ROYAL

Ce vieux mont, fier témoin de l'épopée antique,
Dans ses flancs de granit cache plus d'un tombeau.
Il nous a pris à tous, de nos coeurs, un lambeau,
Mais son âme, aux défunts, psalmodie un cantique.

Enfant, je lui trouvais des charmes fantastiques.
Un matin, j'ai gravé mon nom sur un bouleau.
Le bel arbre pensif mirait son front dans l'eau
D'une source en émoi, chantant l'art poétique.

C'est là que le penseur chemine au mois de mai,
Quand roucoule l'oiseau pour les jeunes aimés
Qui vont jaser d'amour sous la frondaison neuve.

Et l'hiver, sous l'hermine aux reflets somptueux,
Il est vraiment royal ce vieux mont fastueux
Que jadis a gravi le Sieur de Maisonneuve.



NUIT CHAMPETRE

Doucement la nuit vient dans la plaine où j'écoute
Les choses moduler leur mystérieux chant,
Suave cantilène à l'air grave et touchant,
Qui pénètre mon âme et la fascine toute.

Les troupeaux fatigués dorment au bord des routes;
Le laboureur sommeille à l'ombre de son champ.
Et, la petite église, au loin, sur le penchant,
Dresse son clocher d'or que la lune veloute.

La luciole veille. Un souffle parfumé
Vient des grèves, des bois et des champs embaumés
Où les vieux toits rougis reposent sous la brise.

L'arbre, immortel aïeul, berce en ses bras nerveux
Les oiseaux dans les nids. C'est l'heure des aveux
Dans la Création où tout se divinise.



erveux
s aveux

MA MAISON

La maison que j'habite a tout près de cent ans.
Les rafales en vain s'engouffrent dans ses pierres,
Comme une tour antique aux allures altières,
Seule elle résiste aux attaques du temps.

A la brune, au rayons d'indécises lumières,
Mon logis se recueille; en ces calmes instants,
Je m'attarde à rêver sous les mille poussières
Où dorment les secrets de ses vieux habitants.

Comme cette maison poétique et si vieille,
Par les longs soirs d'hiver, je prolonge ma veille,
Assis au coin du feu. Je crois y voir alors

Venir chauffer leurs mains glabres aux cendres mor
Ceux qui m'ont précédé sous ce toit, qui sont morts
Et dont le pas gémit, foulant les branches tortes.



es mortes,

morts

tes.

LE RETOUR DU FORGERON

L'azur du ciel, au vif scintillement du givre,
Mélait l'or de ses feux. Il faisait bon de vivre,
La lampe du logis noyait de ses rayons
Le frimas des carreaux et l'argent des glaçons.
On chantait des airs gais sur les routes joyeuses,
Et les fiers laboureurs, à leurs cloches pieuses,
Répondaient dans la nuit: Noël! Noël! Noël!

Au village St-Jean, chez le père Trudel,
Un ancien ayant vu plus de quatre-vingts neiges,
Les amis s'arrêtaient, ce soir-là, par cortèges,
Venant serrer la main du vénérable vieux.
Attendri de les voir et les larmes aux yeux.

C'est qu'il les connaît bien tous ces grands gars solide
Le brave forgeron aux prunelles livides,
Dont les bras, autrefois, pouvaient tordre un essieu.
Ils sont venus souvent jaser auprès du feu,
Au détour du chemin, dans la petite forge,
Et, ce soir, c'est avec un sanglot dans la gorge,
Qu'il la voit, lézardée, ouverte à tous les temps,
Ployer son cher vieux toit sous les rudes autans.

C'est là qu'il travaillait avec son fils Jean Pierre
Alors qu'un beau matin, désertant la chaumière,
L'enfant, qui n'avait pas de goût pour le métier,
Avait fait ses adieux et quitté l'atelier.
L'honnête forgeron dont la femme était morte,
N'ayant plus que Toinette, avait mis à sa porte,
"JACQUES TRUDEL" tout court.

"Oui, ça fait quarante ans
Pensait-il: Pierre doit avoir les cheveux blancs."

Un régal savoureux s'étalait sur la table,
Et, pendant qu'on chantait le "Nouvelle Agréable",
Près d'un feu pétillant de merisier bien sec,
C'était plaisir de voir, ouvrant un large bec,
Les petits convoiter une grande corbeille,
Où le sucre d'érable et la pomme vermeille
Étaient à profusion. Puis, chacun s'approcha,
Laissant seul, près du feu, ronronner un gros chat.

Mais soudain, l'arceau de l'humble maisonnette
Par trois fois fait toc, toc, et la bonne Toinette,
Reçoit un voyageur qui lui semble inconnu.
Elle la prend dans ses bras. "Me voici revenu
Dit-il en essuyant un pleur à sa paupière.
Riche, je viens revoir mon village et mon père"!
Et pendant que l'on trinque au retour de Noël,
Pierre étreint sur son coeur le vieux Jacques Trudel.

L'ERMITE

Dans les débris d'un monastère
Antique et plein de vétusté,
A l'heure où s'éveille la terre,
Un moine venait méditer.
Une hirondelle fugitive,
Sous le porche avait fait son nid,
D'un cierge, seul, la flamme vive,
Eclairait le temple béni.

Et là, pour apaiser sa peine,
Le vénérable pénitent,
Disait l'Oraison quotidienne :
Seigneur ! voyez-moi repentant !

A défaut de l'encens suave,
Les fleurs répandaient leurs parfums
Aux alentours du cloître grave
Ou dormaient des moines défunts.

Un jour à l'heure des Matines,
Le saint ermite agenouillé,
En rêvant des splendeurs divines,
Se prit soudain à sommeiller ;
Il vint encore à sa paupière,
De repentir, un dernier pleur,
Et l'âme du bon solitaire
S'en fut dans un monde meilleur.



LES VIEILLES LETTRES

Les vieilles lettres sont de sages talismans.
D'un frère, d'une soeur, ou d'anciens camarades,
Elles parlent encor des folles escapades,
Des jours ensoleillés et pleins d'enchantements.

Car elles ont du feu, d'attrayantes boutades,
Et leur charme demeure ; il survit aux serments
Des lettres où l'amour dresse ses embuscades,
Quand notre âme aux abois rêve de beaux romans.

Gardons les bien toujours, même celle qui blesse ;
Plus tard, la relisant, on voit mieux la noblesse
D'un coeur désabusé, mais qui ne maudit pas.

"LE SILLON"

41

Et si nous languissons en des heures amères,
— La vie est sans pitié parfois jusqu'au trépas, —
Il faut relire encor les lettres de nos mères.



AROUSKA

La tourmente sifflait sinistrement dans l'ombre
Les guerriers, trébuchants, perdus dans la nuit s
Les uns, presque gelés, et par d'affreux chemin
Tenaient en grelottant leurs mousquets dans leur
Ils avaient parcouru de pénibles distances,
Franchi des monts, des lacs et des forêts imme
Traqués, de ci de là par le farouche Indien,
Avec leur foi pour cause, et leur Dieu pour sou
Ils étaient trente en tout, mais des Français, des
Ne craignant ni la mort ni les pires entraves
Et l'on ne comptait plus le nombre d'Iroquois
Qu'ils avaient terrassés dans la plaine et les bois

Arouska, le grand chef, la terreur des bourgades,

A ce qu'on avait su par un des camarades,

Devait, vers ce temps-là, faire l'assaut du fort.

On avait aussitôt demandé du renfort

Et les trente soldats, au terme du voyage,

Arrivaient justement dans le petit village.

On était à Noël, et l'éclat des carreaux

Dont le givre avait pris des teintes de cristaux,

Jetait seul sa lueur blafarde sur la route

Où plus d'un chef avait déjà vu sa déroute

Et maudit, l'oeil en feu, le coeur du guerrier blanc.

Arouska l'avait dit : Il vengerait leur sang !

Et sa horde cachée, au loin, dans la broussaille,

S'avavançait en rampant pour livrer la bataille....

* * *

Mais au lever du jour, de ses pâles rayons,

Eclairant le vieux fort, flanqué de bastions,

On peut voir dans la neige un large sillon rouge

Où près de cent Indiens dont pas un seul ne bouge
De même qu'Arouska, leur chef, le plus vaillant,
Sont tombés, dans la nuit, sous les coups du Norm



e bouge,
llant,
u Norman

LES FRONTS REVEURS

Il est des fronts pensifs où l'amertume sainte
Avant l'heure a creusé largement son sillon,
Où les combats ont mis une divine empreinte,
Et la vie angoissante, un infini rayon.

Regardez ces fronts là, lorsque la mort les glace,
On les dirait de marbre, et, même en leur cercueil,
Ils gardent de la lutte une immortelle trace ;
L'Eternité, pour eux, est le sublime seuil.

Moi, j'ai senti mon coeur saigner dans ma poitrine
Devant la majesté qu'ils ont en leurs tombeaux,
Ceux là dont la mort, seule, à fait courber l'échine,
Quand leur front resplendit aux lueurs des flambeaux.

Mais ils s'en vont dormir doucement sous la pierre
L'effroyable destin les oublie à jamais !
L'âme que l'idéal blesse un jour sur la terre,
Vit son rêve inconnu dans l'éternelle paix.



a pierre.

re,

LE HÉROS DE LOUISBOURG

Au temps de nos aïeux, sur le bord du grand fleuve,
Un rude défricheur, invincible à l'épreuve,
Avait construit sa hutte auprès des pins touffus.
C'était le pionnier de ces grands bois confus;
Il partait dès que l'aube avait chassé les ombres,
Son mousquet sur l'épaule, à travers les bois sombres,
Se frayant de sa hache un bien étroit chemin
Où peut-être, il serait trouvé sanglant demain.
Mais, qu'importe au héros la fureur des sauvages!
Il les a bravés tous, il a tous les courages,
Et, s'il faut que demain soit son jour de décès,
Il aura bien mourir comme meurt un Français!

Mais voici l'âpre hiver, au sein des forêts blanches,
La rafale en sifflant casse les vieilles branches,
Et le hardi Joel, assis au coin du feu,
Attise le foyer et se réchauffe un peu.
Il songe d'autrefois, d'une plage normande,
Où son fils, Gaetan, et sa femme, Yolande,
Sont morts, le laissant seul avec d'affreux chagrins
Pour lui, plus de bonheur et plus de jours sercins,
Depuis l'heure fatale où sa douce compagne,
Epouse incomparable—elle était de Bretagne—,
S'en fut en Paradis, un matin de Noël.
Et, pendant qu'il pleurait, l'infortuné Joel
Entendit, par delà l'immense forêt noire,
Le doux son d'un beffroi, cloche de notre histoire.
Noble airain de Louisbourg, château fort des vieux p
C'était toi qui sonnais appelant nos aïeux.
Et tous ces fiers soldats, le coeur plein d'espérance,
Venaient invoquer Dieu pour la Nouvelle-France!

On, prenant son mousquet, l'intrépide Normand
 S'enfonce dans la nuit, sous le bleu firmament,
 A cette heure où l'Indien, orgueil de sa bourgade,
 Est à dresser dans l'ombre une lâche embuscade
 On doit bientôt tomber—héroïsme touchant,—
 Ce brave qui s'en va prier le Saint Enfant.

* * *

Quand le soleil d'or inonde la chapelle
 On le givre, aux vitraux, lançait son étincelle.
 En rentrant dans le chœur, le curé de Louisbourg,
 Vit un pauvre colon qui n'était pas du bourg.
 Le front encor sanglant d'un traître coup de flèche.
 Incliné vers l'autel où le Dieu de la Crèche
 Lui tendait ses deux bras; c'était le bon Joël.
 Il souriait, heureux de mourir à Noël.



SOIRS D'HIVER

Assis auprès du feu qui darde ses lueurs
Sur mon livre, où flamboie, illuminant les vitres,
Je lis, pieusement d'ineffables chapitres
Qui me font, au logis, trouver les soirs meilleurs.

Car j'aime méditer ces sublimes épitres
Dont Musset, Lamartine, Hugo, sont les auteurs
Et mes doigts ont jauni les feuillets et les titres
De ces livres profonds, divins inspireurs.

L'heure brève à mon vieux cadran déjà résonne
Et tinte douze fois. Je me lève et tisonne
Les cendres du foyer. Quelques frileux passants

"LE SILLON"

51

Projettent sur les murs leurs vives silhouettes,
Més carreaux sont ornés de dessins ravissants
Dont le givre scintille et meurt en gouttelettes.



CYPRIEN

(Un verre d'eau donné en m
ne sera pas sans récomp

RÉCIT DE NOEL

L'encens montait encore aux voûtes de l'église,
Des cierges tremblottait la lueur indécise.
La foule, lentement, regagnait le parvis,
Au rythme triomphal des vieux orgues ravis.
Puis, ce fut le silence imposant des nuits saintes
Après les chants sacrés aux immortelles plaintes
Quand le "Minuit Chrétien" monte dans l'infini
Vers le ciel qui rayonne et le Dieu qui bénit.

* * *

Mais, le vieux Cyprien, resté près des balustres,
Maudissait, dans son coeur, le destin fait aux ru
Qui vont le ventre vide et toujours méconnus.
Il songeait aux festins, aux somptueux menus

Qu'on allait dévorer, riant autour des tables,
 Alors qu'un tas de gueux bafoués, misérables,
 Sans le sou, comme lui, doivent voler leur pain,
 Qu'ils ne trouvent qu'au bagné où les mène la faim.

Il en sortait du bagné hélas ! le pauvre hère,
 Pour un vieux paletot pris chez une fripière
 Un matin de janvier ; il venait, pour ce vol,
 De purger ses cinq ans à Saint-Vincent de Paul.
 Et là, sombre, affamé, sans gîte, sans mémoire,
 Cyprien le forçat, révolté, l'âme noire,
 Agri par le destin sans coeur et sans raison,
 Blasphémait contre Dieu, les lois, et la prison.

* * *

Il eut un geste horrible, un rictus de démence.
 D'un crime sacrilège avait-il conscience?...
 Sur un des autels aux marbres rayonnants,
 Il prit un crucifix de ses doigts frissonnants.

Mais un prêtre, à genoux près d'un vitrail gothique
A vu le misérable, il l'attend au portique,
Et, malgré son courroux, lui barrant le chemin,
Lui fait rendre la croix qu'il tordait dans sa main
Il l'amène aussitôt jusqu'à son presbytère ;
Cyprien voudrait fuir, mais un regard austère
Retient là, tout tremblant, le pauvre chemineau.
Approchez-vous du feu, dit l'abbé, c'est plus cha
Nous réveillonnerons ensemble, vieil infâme,
Qui volez le Bon Dieu. Je veux sauver votre âme
Dussè-je la payer ! Le prix ne me fait rien...
Et, le curé tendit sa bourse à Cyprien.



gothique,

emin,

sa main.

;

stère

mineau.

plus chaud

me,

otre âme,

n...

LE HAMEAU CANADIEN

À déclin d'un beau jour, longeant la grande route,

Quand l'astre qui s'empourpre embrase l'horizon,

Avez-vous contemplé ces champs féconds où broute

Un paisible troupeau, près d'une humble maison?

Avez-vous entendu chanter la cascabelle,

Quand, laissant sa faucheuse, un rude laboureur,

À son du vieux beffroi d'une agreste chapelle,

Récite l'Angélus après son saint labeur?

Vous êtes-vous assis à ce foyer champêtre

Où l'accueil, toujours franc, prouve un coeur généreux.

Vous fait envier le modeste bien-être

Du villageois frugal, simple et laborieux?

Là, tout est propre et gai, tout respire l'aisance.
Il flotte un doux parfum de la cave au grenier,
Et notre paysan, comme celui de France,
A vous offrir son vin n'est jamais le dernier.



ance.

ier,

LA PLAINTÉ DES GUEUX

Oh! les jours gris, les longs jours froids
Du vieil hiver qui se lamente,
Quand pleurent sous leurs pauvres toits
Tous les gueux que la faim tourmente!
Oh! la dure et longue saison
Pour celui qui gèle et qui souffre,
Sans feu ni pain en sa maison
Où le vent de janvier s'engouffre!

Le pâle bougre, sans métier,
Sans travail, errant, sans ressources,
Que l'on toise d'un oeil altier,
S'épuise en d'inutiles courses!

Notre personnel est complet,
Lui dit le patron d'un ton ferme.
Ciel!...Ayez pitié! S'il vous plaît!
Mais, rien, la porte se referme.

Rien pour moi, mon Dieu! toujours rien,
Se dit le hère en sa détresse,
On me reçoit comme un vaurien,
On m'éconduit, on me délaisse!...
Puisque ma misère est mon tort
Et que l'on m'en fait des reproches,
Je serais mille fois mieux mort!
Il neige et l'on entend des cloches...

Et sur le chemin, grelottant,
Le gueux ayant gémì sa plainte,
S'en va, triste et clopin-clopant...
Alors que l'airain grave tinte.

Il s'en retourne en son grenier
Rompre une croûte froide et dure,
Maudissant le vil usurier,
Le riche que l'or dénature.

Oh ! lourd sommeil du miséreux,
Alors qu'un doux rayon de lune
Eclaire un réduit poussiéreux,
Sommeil trop court de l'infortune
N'es-tu pas encor le seul bien
De l'indigent en sa misère,
Toi, réconfort et seul soutien
Lorsque la vie est trop amère.



II^{ème} PARTIE

HEURES GAIES

(Pour lire en attendant la fin du monde.)

LA VIE EST CHERE

(Oui ! tout augmente. . . à l'exception du salaire.)

On dit partout : les temps sont durs !

C'est vrai, la vie est-elle chère,

Et les produits ! sont-ils impurs ?

J'en prends à témoin la vachère.

Au lieu de deux, on mange un oeuf,

Pas toujours frais, bien indigeste,

On pèse autant d'os que de boeuf,

Et la balance est vive . . . leste . . .

J'envie un peu mon épicier.

— Ils ont tous des automobiles —,

D'autres préfèrent le coursier,

— Ce sont les bouchers de nos villes —.

On vend pour un jeune poulet
Quelque vieux coq maigre, effroyable !
Et, ne dites pas qu'il est laid,
Ce serait trop désagréable !

Alors, pour épargner l'argent,
On s'habitue à la saucisse.
Mais, c'est tout de même outrageant !
Il faudra que tout ça finisse,
Et qu'une autre Commission
Fasse de petites enquêtes
Pour apaiser l'émotion
Que nous cause le prix des bêtes.

Si nous pouvions pour nous venger,
Vivre un mois de bonne mélasse...
Passer quinze jours sans manger,
Que la vie est chère et me lasse !

Ah! l'élevage du mouton,
Des bêtes à cornes, quel rêve!
Ça vous fait vivre sur un ton
Ces animaux-là quand ça crève.

Mais il faut manger, n'est-ce pas?
Chacun engloutit une somme!!!
Et le bétail marche au trépas
Pour que demain on le consomme.
Ma foi, c'est un curieux destin
Dont nul ne veut qu'on le délivre,
Car l'homme, du soir au matin,
Vit de manger, mange pour vivre.



STANCES AUX ÉTOILES

(Le fantôme de l'annexion).

Voilà tout, les États-Unis
Diraient à la vieille Angleterre :
Tu sais, nos amours sont finis,
Faut l'Canada, sans quoi, ma chère !
C'était tout de même épatant
De nous raconter cette histoire,
Sur un mot d'un Représentant,
Qui suffoquait sous tant de gloire.

Par quelle perspicacité,
Monsieur Champ Clarke, homme à réclames,
Vit dans la réciprocité,
Le sujet de semblables drames,

On l'ignore, et, lui-même, au fond,
S'en amusa peut-être ferme,
Au glou glou de son carafon,
Se rajeunissant l'épiderme.

N'empêche que ce vieux farceur,
Sut émouvoir le Nouveau-Monde,
Au point que Vous, Machin, sa soeur,
Vous demandiez tous à la ronde:
Est-ce vrai que le Canada
Doit changer de propriétaires,
Lui, la marotte, le dada,
Des Anglais, nos amis, nos frères?

Un jour, un bon vieux citoyen
Me disait, très ému, tout rouge:
Pour parler en vrai canayen,
Le Canada n'est pas un bouge,

Et faut pas aller en deça
Du bon sens, même en politique,
Si l'on change encore tout ça,
Je pars ailleurs, avec ma "clique".

Rassurez-vous! Rassurez-vous!
Lui dis-je. Avalez votre bile.
L'Angleterre aura soin de nous;
Nous pouvons encore être utile
A quelque chose. Allons, mon bon,
Ne parlez donc pas en esclave;
Conservez plutôt votre aplomb
Pour l'heure où l'on doit être brave.



SOUVENIR
D'UNE
MAUVAISE CONDUITE
(EN L'AN 1913)

Ce n'était partout qu'une voix
Four blâmer l'infâme "conduite!"
Nous n'avions pas d'eau sous nos toits,
La taxe n'était pas réduite.
On s'adonnait à la boisson
Faute d'un bon verre d'eau pure,
Et le gros tuyau, sans façon,
Chaque jour faisait sa fissure.

On oubliait de se laver,
Les marmots, heureux d'être sales,
Rêvaient de toujours conserver
Leurs frimousses chaudes et pâles.
Ils ne buvaient plus que du lait.
Prenant un embonpoint magique.
Mais, si quelqu'un en rigolait,
L'affaire tournait au tragique.

On se réunit au Conseil.
Des échevins au regard louche
Succombaient déjà de sommeil
De n'avoir plus d'eau pour leur douche.
On criait : maudit aqueduc !
Hélas ! pauvres contribuables !...
Tout le Contrôle était caduc,
Faisait des gestes pitoyables.

Enfin, l'eau se mit à couler ;
Le robinet creva de rire.
La commère vint roucouler
Chez sa voisine, pour lui dire
C'était un spectacle idéal !
Plus d'un but comme une baleine,
Et, ce soir-là, dans Montréal,
On puisa l'eau sans prendre haleine.



LE TANGO

(Tangue. . . oh ! dégénéré. . .)

On ne parle dans maints salons
Que de cette fameuse danse,
Qui demande de bons talons,
De l'haleine et de l'élégance !
Petit muguet, snob, ou gogo,
Chacun le proclame, s'en grise
Et dit : je danse le Tango !
C'est une magistrale crise.

La valse a perdu sa saveur ;
Ne m'en parle pas, tu m'embêtes !
Le polka n'est plus en faveur,
Des femmes en deviennent bêtes !

J'en vis plus d'une en pamoison
Après l'exercice grotesque
Qui serait même hors de saison
Dans un cirque carnavalesque.

Mais c'est le dernier cri, c'est chic !
Tous les noceurs entrent en lice,
Et trouvent que ça tombe à pic.
Le Tango ! mais quelle délice !
On l'apprend derrière un comptoir
Quand on l'a vu dans les théâtres.
Dansez-le donc sur le trottoir.
Petits gommeux et vieux bellâtres !



UNE PRISON CÉLEBRE

(Sous ce masque de fer, hélas !
prison infâme ! . . .)

On m'a raconté qu'autrefois,
—Et c'est un trait plein de noblesse—,
Dans la ville de Beauharnois
Où j'habitais dans ma jeunesse,
Vécut un bon gros prisonnier
Dans une prison pas bien grande,
Sous les soins d'un petit geôlier
Dont le grand coeur se recommande.

Tous deux, fiers de leur bel accord,
Chantaient : "Dans les Prisons de Nantes,"
Ou bien : "J'aime le son du Cor"
De leurs voix graves et tonnantes.

On mangeait de bon appétit,
Puis, on fumait un clair havane,
En lisant le fameux récit
Des "Pirates de la Savane."

L'ennui, de l'uniformité,
Naquit un jour dit le proverbe.
Quand notre homme était dégoûté,
Il criait de son plus beau verbe:
J'aimerais aller faire un tour!
Le geôlier lui montrant la porte,
Disait: va! mais sois de retour
A minuit, ou l'diable t'emporte.



LE JOURNALISTE

(Brin de satire).

Si tu pouvais de tes écrits
Bannir l'éclatant réalisme,
Pourquoi publier à grands cris,
Quand d'un bon petit aphorisme,
Tout s'explique admirablement ;
Et le parvenu que l'on vise
Sait hélas ! généralement,
Le mot qui le caractérise.
Mais il faut être surhumain,
Peindre en des pages et des pages
Ce qui rampe du genre humain,
Du cul-de-jatte aux équipages.
Et l'esprit, comme un cerf-volant,

Erre, vagabonde, s'acharne...

Ah! je plains l'homme au cerveau lent!

Dans notre siècle, il se décharne.

Le monde, bavard et méchant,

Chaque jour veut lire une histoire,

Quand on pourrait d'un ton tranchant

Lui raconter un fait notoire.

Rédacteur est un dur métier

Diront toujours les moralistes,

Car le peuple, peu cachottier,

Fait mourir bien des journalistes.



MIMINE

Mimine, ma savante et douceuse chatte
Voulait être bien propre et se passait la patte
Avec habileté dans son long poil soyeux.
Elle avait l'air songeuse et roulait de grands yeux
Verdâtres, méditant certes, des choses graves,
Car au lieu de courir les greniers et les caves,
Ainsi qu'à l'habitude, elle réfléchissait.
Pourtant, nous la soignons très bien, elle engraisse
Et ne manquait de rien. Quand les nuits étaient belles,
Elle allait sur les toits où des chansons nouvelles
L'invitaient tour à tour. Que fallait-il de mieux ?
C'est dommage, les chats ne se parlent qu'entre eux.

Je ne pouvais savoir, et pas un de mes signes
N'occupait maintenant. Mimine, des plus dignes.
Mimine était venue un jour je ne sais d'où ;
Elle avait l'air bien triste de son plaintif mia . . . ou
Qu'elle venait chanter, la nuit, sous ma fenêtre,
Jusque là n'avait eu que le don de me mettre
Furieux, quand un soir, après de vains efforts,
—Car j'avais épuisé tous les genres de "sports"
Pour lui casser les reins—,Mimine, magnanime,
Saute sur mon fauteuil, innocente victime.
Et, comme elle me croit changé du tout au tout,
Vient alors gentiment se frôler à mon cou.
Diable ! me dis-je enfin, cette chatte est très fine !
Je ris, je la caresse en l'appelant Mimine,
Elle me fait un oeil des plus affectueux.
Depuis, c'est naturel, nous nous entendons mieux.
Mais ce soir, elle voit les apprêts d'une fête,
On dirait que le sang lui vient tout à la tête
De flairer la volaille et le bon rôti d'ail.

Elle fixe la table et suit chaque détail,
Faisant battre sa queue avec impatience
Près du fourneau qui jette un parfum de bombance.

Enfin, nous prenons place au fameux réveillon,
Le poêle rouge encor répand un gai rayon.
C'est un moment exquis, d'intimité bien douce,
De manger seul à seul, quand l'appétit s'émousse
D'un verre de bon vin, mais soudain, ô malheur !
L'paulette pousse un cri de rage et de stupeur,
Et pendant qu'au fourneau chacun se précipite....
Tiens ! regarde, dit-elle, et j'aperçois en fuite,
Mimine qui, pour mieux fêter le nouvel An,
Emporte par les toits, ma dinde, en miaulant.

LE CHAT ET LE RAT

FABLE

Un rat, maigre et craintif, ayant fouillé la ville
En quête d'un gîte où vivre serait facile,
Découvrit, un matin, après tant d'embarras,
Une cave pouvant ravitailler cent rats.
C'était bien l'idéal, mais, le propriétaire,
Vieil avare endurci, riche et célibataire,
Avait à son service un digne policier
Dont il était malgré lui père nourricier.
C'était un chat superbe à la taille athlétique,
Adroit comme un escroc, très rusé politique
Et qui volait au maître, entre chaque repas,
Tout ce qu'il convoitait et ne recevait pas.

Le rat, timidement, pénétra dans la place,
Et nos deux ennemis, se voyant face à face,
Le roi Matou, terrible et bien près de sévir,
Voici comment le rat crut sage et bon d'agir :
Alléché par l'odeur d'un excellent fromage,
Il tint au chat vorace à peu près ce langage :
Salut ! puissant seigneur ! un homme comme vous,
Riche, fort généreux, qui me semblez si doux,
Ma foi, doit parler d'or, car, si votre éloquence
Egale votre adresse, elle doit être immense !
A ces mots, le matou ronronna, plein d'orgueil . . .
Désignant d'une patte, au rat, son vieux fauteuil,
Où séchaient Rocquefort, Camembert le Gaulois,
Il lui dit : goûtez donc ces fromages de choix.

MORALE :

Sachez que pour bien vivre, il faut souvent flatter.

LA CUEILLETTE DES BLUETS

Or, c'était le temps des bluets...
Matinale, belle Germaine,
S'en fut au matin clair et frais
En cueillir pour une semaine.
Et tout le long du gai sentier,
Elle chantait Ah! lon, lon laire,
Et les merles, d'un ton altier
Disaient: Eh! bonjour la fermière.

Mais, pénétrant dans un bosquet
Parfumé d'odeurs de noisettes,
Et de sapin, et de muguet
Qui grise pinsons et fauvettes.

Elle fut prise de sommeil
En fredonnant Ah! lon, lon laire,
Belle Germaine au teint vermeil,
Sous le frisson de l'aube claire.

Elle reposait sur son lit
D'herbe verte et de fine mousse,
Quand vint Gros-Jean, un gars joli
Du village. Ah! quelle secousse
Pour l'honnête et simple garçon.
Il pensa sur ses lèvres roses
Mettre un doux baiser, sans façon,
Mais ce sont là vilaines choses.

Alors pour vaincre son amour,
—Chacun se calme à sa manière—,
Et se sentant le cœur bien lourd,
Il fredonna lon lon, lon laire

Le pauvre amoureux chagriné.
Il fit la cueillette pour elle,
Le joli gars du Saguenay,
Roulant un pleur en sa prune.

Elle fit des rêves dorés...
Le grand panier plein jusqu'à l'anse,
S'en revenant à travers prés
Ah! lon, lon laire, on se fiance,
Lon, lon là! pour se marier.
Avant la cueillette prochaine
Dis, Gros-Jean, faudra publier,
Fit en soupirant "la Germaine".



LES YEUX

Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux.

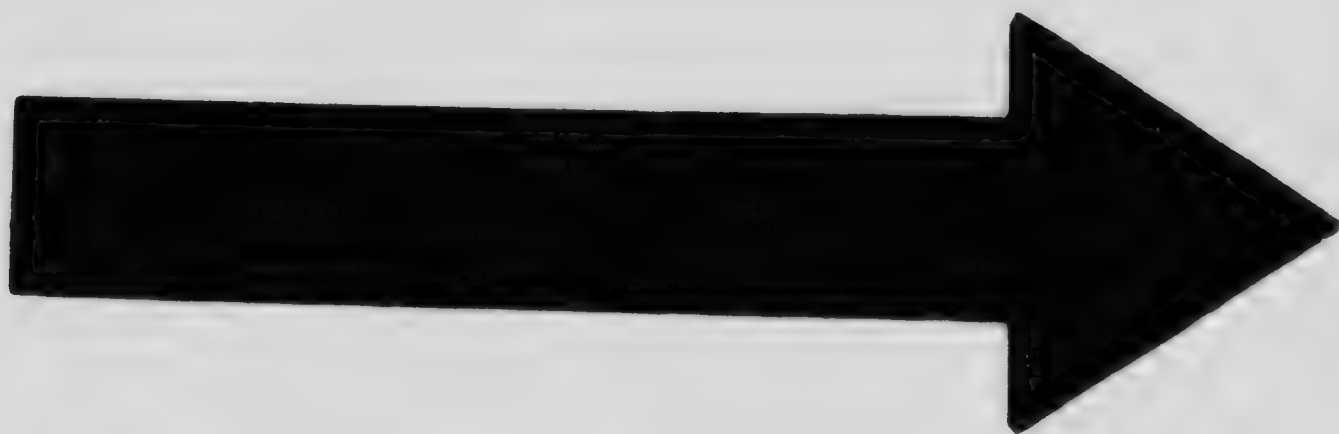
Oh! les yeux bleus, les bruns, les noirs,
Tous aimés et si pleins de flamme,
Fidèles et profonds miroirs
Où se reflète un coeur de femme.
Vous avez un charme divin,
Yeux fauves dont l'éclat fascine,
Dont on éprouve, mais en vain,
Comme une piqure d'épine!

A quinze ans est déjà joli
L'oeil noir plein d'altières promesses,
Dans l'oeil bleu semble enseveli
Tout un océan de caresses!

L'oeil brun, oh ! l'oeil triomphateur !
Il vous grise, vous emprisonne,
Et se fait votre accusateur ;
Gare à qui l'aime et l'abandonne.

L'oeil bleu, plus timide, est bien beau ;
On le croit toujours en extase,
Mais il veille comme un flambeau,
S'allume soudain et s'embrase
Et vous subjugué sans retour !
Le poète a dit ses désastres,
Si l'on en croit le troubadour,
Il fait rêver comme les astres.

L'oeil noir est, dit-on, sans pareil
A faire une prompte conquête.
Cet oeil-là vous tient en éveil,
Cherchez à fuir, il vous arrête !



(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Mais si d'un pouvoir souverain
Il exerce la dictature,
L'amour le calme et, plus serein,
Il s'attendrit de sa capture.

Oh! les yeux bleus, les bruns, les noirs,
Tous aimés et si pleins de flamme.
Fidèles et profonds miroirs
Où se reflète un coeur de femme.
Vous avez un charme divin,
Yeux fauves dont l'éclat fascine,
Dont on éprouve, mais en vain,
Plus d'une piqûre d'épine!

FIN DU SECOND VOLUME.



TABLE DES MATIERES

PAGES

Avant-Propos .. .	5
-------------------	---

PREMIERE PARTIE

Le Bon Juge	17
Simple Pensers	19
Coeur d'Or	22
Que Faites-vous l'Été?	24
La Mort du Chemineau	26
L'Ame du Mont-Royal	29
Nuit Champêtre	31
Ma Maison	33
Le Retour du Forgeron	35
L'Ermite	38

" LE SILLON "

91

PAGES

Le Journaliste	76
Mimine	78
Le Chat et le Rat	81
La Cueillette des Bluets	83
Les Yeux	86

